

# Sous le signe du renouveau

**A**près 21 mois de silence, la Landwehr renouait avec son public vendredi dernier à Equilibre. Outre les poncifs casaniers comme la marche en guise de bis, l'harmonie fribourgeoise, sous la baguette de Benedikt Hayoz, proposait de redécouvrir l'expérience du concert à travers un programme original. À l'affiche de ce gala, trois créations à l'esthétique et à la conception contrastées. Sous diverses formes, ces œuvres s'inscrivent dans le contexte actuel.

Tout d'abord, *Phœnix* de Pierre-Etienne Sagnol est un cri d'espoir dans un temps désenchanté. Les thèmes musicaux fondés sur les mots «Fribourg ever hope» transcrits en morse nourrissent l'œuvre de leur rythme syncopé. Ce procédé est saisissant lorsque se superposent à l'orchestre les bips du langage codé. Le compositeur minimaliste Steve Reich avait déjà suggéré l'angoisse du 11 septembre par l'obsession de la tonalité de la ligne téléphonique dans son *WTC 9/11*. En réponse à un nouveau traumatisme, Sagnol crée un contraste fort entre la froideur du son électronique et la chaleur cuivrée de la Landwehr, symbole d'une renaissance.

## Chaloupé jazzy

Stefan Aeby propose, avec *Borderline Experience*, une réécriture de certains Lieder de la *Winterreise*, s'inscrivant dans une longue tradition qui va de Franz Liszt au contemporain Hans Zender. Cherchant à fusionner les genres, le composi-



La Landwehr a accompagné Stefan Aeby (au piano) et la mezzo-soprano Julia Deit-Ferrand le week-end dernier dans la pièce *Borderline Experience*. Charly Rappo

teur fribourgeois exploite la distance entre la dure réalité du Wanderer de Schubert et un imaginaire fantasmé dans la liberté de l'improvisation jazz. Aussi pertinente que soit l'idée d'exprimer l'isolement à travers cette opposition, la pièce manque de cohérence dans son ensemble. Les langages se juxtaposent, se superposent, se contredisent mais ne parviennent jamais à se marier. La voix de la mezzo-soprano Julia Deit-Ferrand, souvent brutali-

sée par la masse sonore et les tempos étreints qui alourdissent sa ligne, jouit toujours d'une clarté de timbre et d'une polychromie remarquables. La plupart du temps inflexible face aux harmonies discordantes de l'orchestre, elle quitte par moments la ligne et le lyrisme originaux pour un chaloupé jazzy accentuant la langueur de la musique de Schubert. Point fort de la composition, des translations électroacoustiques du piano préparé d'Aeby créent

une narration entre les extraits du cycle.

Mettant à l'honneur un autre monument de la culture germanique, Julien Painot s'inspire du cinéma de Fritz Lang pour *Une histoire de Metropolis*. Dans une esthétique néo-vingtième, il renoue avec l'expérience du ciné-concert. La partition offre au film muet une réalité sonore, tantôt abstraite, évoquant notamment la circularité des rouages mécaniques, tantôt concrète pour

figurer les pas de la marche des ouvriers. Tel un ancien orgue de cinéma, la Landwehr se met au service de la projection, usant avec brio de sobriété et d'une rigueur maîtrisée. Mais les souffleurs savent également s'épanouir dans un répertoire plus expansif, notamment grâce à des solistes de qualité. La *Second symphony* de James Barnes clôt ainsi en grande pompe un concert sous le signe du renouveau. ➤